

Là-haut sur son parvis, dorée par le soleil du soir, la cathédrale romane aux accents mauresques s'élève sur un ciel d'émail. De hauts portails ouvrent son altière façade sur la pénombre du sanctuaire.

La nef est déserte. Le silence est dense, tendu, vibrant. Le moindre bruit résonne. Le soleil couchant peint un pilier de basalte gris aux couleurs des vitraux : jaune, vert, bleu, rouge. Le feu du ciel, le feu de la terre et le feu des hommes se rassemblent ici un court instant, ultime prière du jour. Dans une paix grandiose, cette veillée d'arme tire le pèlerin de l'ombre de sa vie et l'invite au rude sacré.

Appuyé sur son bâton, le regard d'autrui aboli, il ne représente plus rien. Il part, vulnérable et seul pour deux mois de marche sur les sentiers, les chemins et les routes.

Depuis mille ans, la cathédrale l'attend. Chaque jour, elle l'envoie au-delà des monts que la brume du soir enveloppe de mystère. Elle l'envoie vers la lointaine Galice, aux confins des terres d'Espagne : Saint-Jacques-de-Compostelle !

Je laisse mon sac au gîte. Je descends les rues vers la grande place où mon frère a garé la voiture. Avant de repartir, il a peut-être voulu visiter la vieille ville? J'aurais dû lui dire de rester, le temps de dîner ensemble, pour ce dernier soir.

La voiture n'est plus là. Sa place est vide. Il est reparti.

Je remonte les ruelles étroites entre les murs de pierres couleur de rouille. Tièdes et silencieuses, un souffle frais les parcourt parfois, échappé d'une cave ou d'une ruelle. Un avion invisible incise le ciel d'un trait ouaté rose pale.

Les volets sont fermés. Les voix se sont tues, les bruits du jour se sont retirés derrière les murs. Le silence porte leur empreinte nostalgique. Les oiseaux échangent avant la nuit leurs derniers pépiements modulés. Les hirondelles fauchent l'air de leurs vols rapides et leurs trilles le vrillent. La paix du soir descend sur Le Puy en Velay.

Dans la grande salle de lecture du gîte, je feuillette le livre d'or, un gros cahier d'écolier où chacun peut écrire un message et dater son passage. C'est quoi, un pèlerin? Je ne sais pas. Je consulte les anciens, je cherche leur trace dans ce cahier. Ils savaient, sans doute. Mais ils partaient, eux aussi, ils n'étaient pas encore des anciens du Chemin. Pour le dictionnaire, c'est quelqu'un qui marche dans un but de dévotion. Je ne suis pas dévot, ni pieux. Sportif, encore moins. Mais je vais marcher. Pendant deux mois. Je pars comme l'animal répond à l'appel secret qui a pénétré les barreaux de sa cage.

TU EMPORTAIS NOS ESPÉRANCES

Je voudrais écrire quelque chose sur ce cahier, je voudrais consacrer cet instant. Mais je n'ai pas le don des mots de circonstance. Je suis un besogneux des mots. J'ai la phrase laborieuse. Alors, ce vingt juin de l'an deux mille, je me lâche et j'écris : « J'ai cinquante-six ans. Pourquoi je pars ? Pars ! Le Chemin te l'apprendra ! » La postérité appréciera !

Le clocher tout proche a sonné les demi-heures de la nuit. Les coups frappés sur le bronze me retenaient au bord d'un sommeil où j'allais enfin sombrer. Je flottais sur ma conscience engourdie. Puis vint l'évidence de l'aube : je ne dormirais plus.

Maintenant, c'est l'heure. J'ai la tête lourde. Ce n'est pas avec ça que je vais vivre pleinement ce matin de mon départ!

Le gîte se remplit des bruits du réveil : des coups de bélier dans les tuyaux, quand on ferme un robinet quelque part dans la maison, une porte qu'on n'a pas su retenir et qui claque, une chaise qu'on pousse sur le parquet, des pas qui s'éloignent dans le couloir. Un hôte chante un cantique sous la douche : un pèlerin rend grâce de la plénitude de l'instant.

Je pense aux miens restés là-bas, sur le rivage, ce premier matin de mon absence.

– Il doit se lever. Il est peut-être déjà en route.

Ils regardent le ciel :

– Il aura beau temps pour son premier jour de marche.

Après la douche, je m'habille, je roule mes vêtements de rechange et les enfonce dans mon sac à dos. Puis, je lace mes chaussures de marche. Ces gestes, je vais les faire chaque matin pendant deux mois. Ils ont une humble densité.

Voilà! Je suis prêt! Je vérifie que je n'oublie rien.

Cette petite chambre, hier mon premier havre sur le Chemin, ce n'est plus chez moi. Déjà, je suis ailleurs.

Il faut y aller, maintenant!

J'empoigne mon sac par une bretelle et le balance sur mon dos courbé. Il est lourd! Je ne passe pas la deuxième bretelle: je n'ai que quelques mètres à faire. Maladroit, je marche penché en avant, l'épaule droite relevée pour empêcher le sac de basculer et de tomber. Il heurte le chambranle de la porte. Mon bâton m'encombre.

Dans la cuisine, les sœurs hospitalières ont préparé du pain, du beurre, de la confiture, du café, pour le petit-déjeuner. De chaque côté de la longue table, des hôtes mangent en silence sur la nappe de toile cirée. Les premiers pèlerins que je rencontre! Je ne les ai pas vus, hier. Sont-ils tous pèlerins? Au dîner, mon compagnon de table ne l'était pas. Je pensais que tous ceux que je rencontrerais le seraient, que tout ne serait que pèlerinage de Compostelle. Mais les choses et les gens prennent la forme de mon regard, et mon regard a la forme de mon rêve.

Le repas terminé, chacun lave et range sa vaisselle. Je reprends mon sac dans le couloir où je l'ai posé tout à l'heure. Je l'endosse par les deux bretelles, ferme et serre sa

large ceinture : ce sont les hanches qui supportent le poids du sac, les hanches et les jambes.

Je descends l'escalier de bois. J'avance lourdement vers la sortie.

L'épaisse porte de chêne se referme derrière moi. Son bruit sourd de gong assourdi m'expulse vers le Chemin. Ce havre d'une nuit, c'est déjà du passé, inexorable. La dernière attache est rompue.

J'aspire à pleine poitrine l'air encore frais du matin lumineux. Les vieux murs d'une ruelle me conduisent à la cathédrale toute proche. La cloche sonne sept heures. C'est la cloche de cette nuit.

Des religieuses et des laïcs sont rassemblés devant l'autel. Je pose mon sac et mon bâton près des autres, le long d'un petit muret qui sépare le bas-côté de la nef. Je vais au fond, derrière les autres, mais une religieuse m'invite avec une ferme gentillesse à rejoindre les pèlerins à gauche de l'autel.

Pourquoi suis-je venu là, ce matin ? Je ne pars pas chercher Dieu, je ne vais pas marcher pour Le célébrer ! Je ne pratique plus depuis longtemps. Les années ont dissous les habitudes. L'homme revient-t-il au sacré comme le saumon remonte la rivière ?

Je regarde l'Évêque du Puy officier. Ses gestes ne sont plus que des gestes, j'ai perdu leur sens. L'Évangile du jour : si tu fais la charité, fais-la sans tambour ni trompette. Si tu pries, fais-le en secret « Ton Père qui est dans les cieux, lui, le sait » Bref ! Si tu marches, marche ! Ne marche pas pour la galerie ! L'essentiel est ailleurs ! Je sais !

Mes compagnons de chœur vont recevoir la communion devant l'autel. Je reste à ma place. Je suis seul. Je fais tache. Je suis celui qui n'est pas d'ici : il n'observe pas ces subtils usages où l'on se reconnaît du même monde. Égarée du troupeau, la brebis est un peu galeuse.

Je pense à autre chose... Aujourd'hui, c'est le solstice d'été, le jour le plus long de l'année, la nuit la plus courte. Ça, je m'en suis rendu compte ! Fête de la terre et du soleil, je me rappelle qu'elle est aussi celle de saint Jean, le frère de Jacques, celui de Compostelle. Ils étaient apôtres et frères : « Jacques-et-Jean-son-frère... », je me souviens, les mots se remplissent. Je marcherai donc d'un apôtre l'autre, d'un frère l'autre. Coïncidence, hasard, signe ? Pourquoi un signe ? Un signe de quoi ? C'est un fait. Je n'ai pas choisi de partir le jour de Saint-Jean. Pour le reste, je ne sais pas.

La messe est dite. « *Ite ! Missa est !* » Aujourd'hui, au bord du Chemin, ces derniers mots latins maintenant abolis des messes de mon enfance renaissent chargés : « *Va ! C'est l'envoi !* ».

L'Évêque chante le *Salve Regina* devant la statue de la Vierge Noire du Puy « ... *in hac lacrimarum valle...* dans cette vallée de larmes... » Ce cantique me rappelle les offices d'antan, quand la nuit descend sur un novembre humide et frileux et plonge le jeune pensionnaire dans le cafard du dimanche soir.

Puis il échange quelques mots avec chacun. Ancien pèlerin, il nous recommande les guêtres, contre la pluie. Il nous offre une petite médaille de la Vierge du Puy. Je l'attacherai à mon bâton, elle reviendra avec moi. Vieux mécréant !

Je fais tamponner ma créanciale dans la sacristie. La créanciale est une lettre de recommandation que le curé de la paroisse ou une association jacquaire remet à celui qui part pour Compostelle. À chaque étape, l'hospitalier du gîte y appose le cachet de l'endroit, « Étape sur les Chemins de Compostelle ». Ainsi le pèlerin pourra-t-il justifier de son état et être admis dans les gîtes espagnols. Me voici donc consacré pèlerin par ce sceau oblong sur ma créanciale. Le premier!

À mon retour, les fidèles sont partis, les pèlerins aussi. La nef immense est vide. Au pied du petit muret, leurs sacs ne sont plus là. Il ne reste que le mien, et mon bâton. Ma solitude n'est plus celle d'hier soir, dense de cette communion de pensée avec tous et tout. Le départ était proche, mais il était encore dans le rêve. Désormais, plus rien ne me protège de cet instant. Je dois me mettre en Chemin. J'entre en Chemin.

Un dernier regard sur la nef déserte et je descends les larges marches de pierres usées par des siècles de chaussures: l'« Escalier des Pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle ». Au fond de mon sac à dos, j'emporte une pierre. Je l'ai ramassée sur le sentier d'une forêt, près de chez moi. Cette pierre, le pèlerin la dépose au pied de la Croix de fer à Foncebadon, au sommet du Chemin, avant d'entrer en Galice. C'est la tradition.

Le haut portail hier ouvert sur la pénombre du sanctuaire quand je montais la rue, m'offre les collines qu'illumine le soleil levant: c'est là que je vais.

TU EMPORTAIS NOS ESPÉRANCES

Je descends les marches du parvis. Le poids du sac
alourdit mes pas. Mon bâton frappe chaque marche avec
un bruit mat, il n'est pas ferré.

Les amarres sont larguées.

Le quai du départ est désert.

Tout est devant. « Ultrëia! »